

Toute fin nous garde vivants

Virginie Simona

« C'est la dernière fois que l'on me quitte. La dernière fois que je regarde l'autre reprendre ses bras nus, ses jambes lestes et ses affaires. Ses vêtements propres et sales. Son nez, sa bouche, son cou. Tout, dans l'ordre et sans rien oublier, avec la rigueur du comptable sûr de lui, capable de pousser l'injure jusqu'à demander un règlement pour la prestation de ménage... ».

Si j'avais eu les os, la chair et le cœur, si j'avais eu la foi du combattant et la sagesse du chanoine, ce sont précisément ces mots que j'aurais jetés à la figure du Très-Haut qui voit tout :

« C'est la dernière fois que l'on me quitte. Et même s'il faut rester là des heures, poings fermés sous l'ennuagé du ciel, regard enfoncé dans la mer grise, ils ne m'auront plus. Ni la peine, ni la rancœur, ni la peur de rester seule dans un monde plein. Pas même la haine que je vois de loin s'approcher comme une chienne enragée. Dégage le meurtre, je n'ai rien de la criminelle évadée. De toute façon, le sang m'effraie.

Dégage le chagrin. Je ne vais pas me laisser fouetter le visage par l'écume du souvenir, faire comme ces naufragés du sentiment qui crient sur tous les phares que l'amour les a tués. Car de ce que j'en sais, là sur cette plage de juin qui voit davantage de bouteilles vides

que de promeneurs : toute fin nous garde vivants. Trop vivants même, trop soumis aux minuscules ondulations, aux ridicules tressautements du monde extérieur. Après le départ de l'autre, l'esseulé passe des jours, des semaines entières, à se prendre les pieds dans les creux de la chaussée comme dans n'importe quel ravin du quotidien. Il avance à rebours de l'univers, à contrepied du sens commun avec l'impression que les nuages penchent, que les immeubles se couchent, que le sol grelotte. En réalité, ce n'est rien. Les voitures continuent de rouler trop vite et les gens sont toujours à faire la queue aux caisses des supermarchés, en pensant au repas du soir et aux vaccins du petit dernier. Tout est normal donc, c'est simplement notre corps séparé qui se tord.

C'est à hurler mais je ne vais surtout pas crier. À quoi bon ? Il serait indécent d'exiger de l'aimé qu'il reste à nos côtés sous prétexte qu'il a pris trop de place derrière nos yeux. Dégage l'absence, le vide, le manque. J'ai toujours su tenir debout avant d'être à ras-bord de l'autre et de me renverser. Je me tenais droite hier, parfaitement perpendiculaire à l'horizon, je ne vais pas commencer aujourd'hui à courber l'échine et le reste.

Dégage la blessure. Il y a pire injustice, pire humiliation, pire faim et pire soif que celle d'amour...Et le mal a beau creuser un sillon plus large que la baie devant moi, attaquer mes élans et défaire mes résolutions, sache que la lésion ne m'aura pas toute entière ! D'accord, mes gestes seront plus lents, ma joie planquée derrière, mais il y aura toujours un œil pour le soleil qui traverse, mes doigts pour glisser entre les tiges de l'herbe, l'eau et le sel pour effleurer ma peau. Il y aura toujours le grand ignoré et cette vie bruyante, désordonnée, la seule dont je dispose. Et je n'aurais qu'à tendre l'oreille pour entendre ce qu'elle veut de moi.

Pour autant, alors que le vent souffle ses rafales et que les mouettes s'évertuent à descendre à flanc de vagues, je sens bien qu'elle ne veut rien de plus la vie, sauf que je mange ma tristesse le matin et la digère le soir, pendant qu'elle règle des choses plus sérieuses : les guerres, le diable ou la misère. Mais pour sûr, quand j'aurais côtoyé mon ombre assez longtemps, quand je me serais retournée dix fois sans même la reconnaître, la chance reviendra mettre un peu d'ivoire dans mes ténèbres. Comme elle revient dans toute existence, pour que chacun puisse accomplir au mieux ou au pire (plutôt que d'épuiser son âme en douleurs inutiles), sa mission impartie : voleur, poète, nomade, trader ou chasseur de loutre. Qu'importe, pourvu que chacun élise ce qu'il y a de plus beau à ses rêves de vivants. Enfin, voilà, cher Dieu, ça va pour cette fois : colère, tristesse, approbation, allons-y pour le deuil et ses queues de poisson. Mais franchement, qu'en cette matinée pluvieuse ne subsiste pas la moindre petite parcelle de doute : c'est la dernière fois que l'on me quitte ».

Voilà ce que j'aurai aimé crier au Très-haut si je n'avais pas reçu ce matin un message du fugitif me renvoyant à l'extrême trivialité de la fin du sentiment : « *J'ai dû oublier mes gants de boxe dans ton dressing. Je passerai en coup de vent ce soir. Par contre je te laisse le protège-dents, fais-en ce que tu veux* ».

L'auteure

Humaine (de nature), inquiète (le plus souvent), Virginie Simona a eu la chance de publier des nouvelles dans les revues Saint-Ambroise, Harfang ou encore Tiers-Livre. Elle nourrit depuis plusieurs années un blog de ses humeurs technophobes.

<https://vsimona.wixsite.com/blog>

Auteure-compositrice-interprète, elle fabrique des chansons pop mélancoliques. Entourée d'arrangeurs de talents qui transforment le bois de sa guitare en bateaux sur la mer, elle a hissé les voiles avec un premier EP intitulé « Ephéméride » en 2020 dont le premier clip est sorti en septembre dernier : <https://youtu.be/JtwfyMUXdzg>

Après 40 ans dépassés sur cette terre, elle se demande encore pourquoi c'est si court de vivre alors que c'est si long de repasser une chemise.